

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 81 (1952)

Heft: 2

Artikel: Du solfège scolaire au chant pour la vie : variations pédagogiques sur le "Kikeriki" de M. l'abbé Bovet (Nova et Vetera, 1934, N° 3.)

Autor: Dévaud, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Du solfège scolaire au chant pour la vie

Variations pédagogiques sur le « Kikeriki » de M. l'abbé Bovet

(*Nova et Vetera*, 1934, N° 3.)

Le chant est aussi vieux que l'homme. Adam a dû chanter la joie du Paradis, et, jeté dehors, il a chanté sa misère en même temps que l'ineffable espérance du Sauveur. Eve chantait pour endormir ses fils. Après elle, toutes les mères ont chanté. Tous les jeunes hommes aussi, toutes les jeunes filles. Les chants d'amour, les chants de douleur, les chants de prière, toujours, partout, ont retenti sur la surface du globe ; les chants qui ont accompagné le travail aussi, chansons de toile, chansons de labour, chansons de halage, chansons des galériens sur la mer, chansons des esclaves traînant les blocs taillés des pyramides et des murs cyclopéens. Les peuples opprimés ont chanté en dépit des plus dures tyrannies, et pour y résister ; si l'Irlande, si la Pologne ont su garder leur nationalité psychologique, alors qu'il semblait qu'elles avaient disparu pour jamais de la carte politique, on l'explique, entre autres causes, par les chants de leurs populations, pieusement transmis de générations en générations dans l'intimité des familles, entre les parois bien closes des chaumières paysannes.

Par les chants et leurs rythmes se sont transmis, au travers de millénaires, les poèmes, les légendes, les préceptes de bonne vie, les croyances, les rites, la sagesse en un mot de peuples qui ne savaient pas écrire. On veillait à ce que la jeunesse les apprît, et des hommes furent chargés de les leur enseigner. Le chant fut, peut-on dire, la première « branche » de l'école, contenant l'essentiel de la culture du peuple, ce qu'il pensait sur Dieu, la mort et la vie, la nature, l'amour, la peine et le plaisir ; ce qui n'était qu'accidentel et passager, on le parlait ; on confiait au chant ce qu'on estimait devoir durer.

*

Les enfants aiment à chanter.

Ils ne parlent pas encore qu'ils chantent déjà ce gazouillis tout en voyelles qui les assimile aux oiseaux. Les mères chantent pour alourdir doucement la paupière de leurs nourrissons et leur procurer un sommeil paisible ; elles chantent pour calmer leurs pleurs ; elles chantent pour les faire sourire ; elles chantent... pour les enchanter. Oui, le chant agit comme un charme. Le chant, *carmen*, servait aux magiciens pour opérer leurs charmes, ainsi qu'aux sibylles et aux fées. Enchanter, enchantement, ces mots dérivent de chant, comme charme vient de *carmen* ; le langage attribue au chant quelque pou-

voir surhumain qui enchaîne, subjugué, rompt les résistances, emporte le vouloir. Maléfices mis à part, cette opinion sur la puissance ensorcelante de la musique, et spécialement celle de la voix humaine (ceux qui font métier d'apprivoiser les bêtes le savent bien), contient une part de vérité, avec ce correctif cependant que la force enveloppante et dominatrice ne vient pas du dehors, mais de nous ; le chant la provoque et l'appelle ; elle sort des retraites profondes du *moi*.

Le chant a, par ses paroles, un retentissement dans la conscience, et, par son assonance, ses modulations, un retentissement bien plus lointain dans la sous-conscience. Notre *moi*, nous le sentons bien, ne se borne pas au domaine que peut explorer la lumière de l'analyse intelligente. Il se prolonge bien au-delà en des territoires mal délimités, obscurs, mais que nous savons nous appartenir, car, de ces confins inaccessibles à la conscience claire, surgissent inopinément des inspirations inattendues, des impulsions irraisonnées, et, plus encore, ces appétits des penchants et des passions qui nous circonviennent et nous harcèlent, qui excitent notre sensibilité et parfois l'exaspèrent, qui tentent de suborner la volonté, d'emporter en leur faveur ses décisions ou ses permissions.

Or, nous sommes singulièrement dépourvus de moyens directs d'agir sur le sous-conscient. Il en est un cependant dont l'action est efficace et puissante, le chant, le chant qu'on nous chante, le chant que nous chantons surtout, quand il est chanté en pleine spontanéité. Le chant pénètre très avant dans le fond obscur, indéterminé, de l'enfant ; j'ose dire que seule la grâce de Dieu va plus avant, qui travaille, pour la transformer, la racine même de l'âme. Parmi les moyens naturels d'éducation, le chant est, à mon avis, le plus subtil, le plus aigu, le plus conquérant ; il ne violente rien, il oriente ; il suscite des tendances, il les réunit en faisceaux, en « complexes » ; il crée des prédispositions qui vont constituer les lignes maîtresses de la sensibilité pour le bien ou pour le mal. Par son chant, la mère pétrit la sensibilité de son enfant, détermine ses inclinations et ses sentiments, lui prépare sa mentalité et, après la mère, l'école, si elle veut bien chanter... Mais l'école d'aujourd'hui ne veut pas chanter.

*

Elle veut apprendre le solfège.

Par son solfège, l'école a tué le chant dans la famille et jusque sur les lèvres des mères qui, n'ayant point chanté quand elles étaient écolières ou n'ayant chanté que des exercices scolaires, demeurent sans voix, sinon sans paroles, auprès du berceau de leurs petits. L'école, depuis cinquante ans, parce qu'elle a voulu favoriser la

science plutôt que la vie, n'a que trop souvent fait œuvre de mort ; elle n'a que trop souvent rendu stérile ce qui est fécond, minéralisé ce qui se meut, grandit et s'épanouit au soleil du bon Dieu, ce que Dieu a justement fait pour se mouvoir, grandir et s'épanouir, ce pourquoi il a créé son soleil et le cœur des mamans. Les pédagogues d'hier ont substitué le solfège au chant ; ils ont « académisé » et réduit en technique ce qui était inspiration, jaillissement spontané, acte essentiellement personnel, immanent. Alors l'ennui a tué le chant, et non seulement le chant, mais encore le plaisir et le désir de chanter. La source même du chant s'en est trouvée desséchée. Un peuple qui ne chante plus se met à grogner, puis il hurle et... malheur !

L'hiver passé, l'abbé Bovet fut prié de se rendre dans l'une des grosses agglomérations du Jura, si désastreusement éprouvées par la crise de l'industrie horlogère. « Nos gens sont mécontents, découragés, hargneux, lui écrivait-on. Venez nous dire quelques-unes de vos chansons. Vous ne pouvez nous donner, nous le savons, ni du pain ni du travail, mais, grâce à vous, nous oublierons pour une heure nos misères. » L'abbé partit avec la hâte qui lui est coutumière, muni d'un pli où il avait préparé, avec quelques notes sur la nature et la bienfaisance de la chanson populaire, un certain nombre de morceaux qu'il jugeait appropriés à l'état d'esprit de ses auditeurs. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater, en tirant ses papiers, qu'il s'était trompé d'enveloppe et qu'il avait emporté les épreuves de son *Kikeriki*... Après trois secondes d'embarras, il avoua son erreur à son auditoire : « Il ne me reste plus qu'à vous les chanter. » Ce qu'il fit. Chants des bébés, chants des mamans, chants de la famille, chants des saisons, chants du travail, chants de la montagne et de la plaine, chants d'imploration et d'adoration, chants tristes et chants gais, tout y passa. Ce fut une soirée extraordinaire où ces ouvriers qui, depuis deux ans, n'œuvraient plus, qui ne savaient que jurer et maudire, réapprirent à rire, à pleurer, à rire encore, reprenant en chœur ces refrains pour gosses. Et quelles lettres mal calligraphiées, mal orthographiées, mais si émues, si reconnaissantes, si pleines d'humaine tendresse et d'humaine détresse parvinrent à l'abbé les jours suivants : « Vous nous avez consolés. — Vous nous avez redonné du courage. — Nous nous sentons moins méchants. — J'ai repris goût à mon chez moi... » Le chant, véritable incantation, avait réveillé les puissances sous-conscientes du vouloir-vivre et leur avait donné de l'emporter sur la dépression de la mauvaise fortune.

Ces hommes et ces femmes ont pleuré. Quelle leçon de théorie musicale a jamais fait pleurer quelqu'un autrement que d'ennui ? Que serait-il advenu, si l'abbé Bovet, au lieu de chansons, avait servi une leçon de solfège à ce public déprimé ?

Le peuple paysan, le peuple ouvrier, de quoi donc a-t-il besoin pour mieux vivre sa vie de travail, de soucis, pour mieux se plaire dans les prairies qu'il fauche, parmi les gerbes qu'il lie, dans son étable et sa grange, à son atelier, dans l'appartement familial surtout ? De solfège ? Non, de chants. Le peuple a son réconfort, il a sa poésie : le chant. Nous proclamons volontiers que l'école a pour tâche d'armer le jeune pour la vie. La chanson honnête et joyeuse est une de ces armes, particulièrement efficace contre la fatigue, l'humeur maussade, la longueur des soirées d'hiver, les médisances et les propos grivois. Où le jeune l'apprendra-t-il, sinon à l'école ? L'école doit enseigner non pas l'exercice scolaire de chant, mais justement la chanson que le jeune travailleur chantera plus tard pour s' « enchanter », celle dont la jeune mère « enchantera » la vie de son bébé, sinon l'école se tient hors de la vie. Le livre de chant de M. Bovet a cette fière originalité et ce mérite d'être un recueil de chansons de vie et non d'école, destinées sans doute à être enseignées à l'école, mais pour être chantées hors de l'école, dans la vie, toute la vie.

Certain régent de mes amis, dont la voix était agréable, qui aimait à chanter, eut, lors de son examen, des misères de solfège qui lui suscitèrent quelques anicroches administratives, heureusement passagères. Nommé dans une modeste commune, il gagna sans tarder l'estime et l'affection de son entourage. Le *Kikeriki* parut. Il en enseigna les mélodies à ses garçons. Tous les jours, on en étudiait un bout. Les écoliers s'empressaient de répéter, au dehors et chez eux, les chansons qu'ils avaient apprises à l'école. Se rencontraient-ils à deux, à trois, ils les chantaient. Les jeunes filles les cueillirent sur les lèvres de leurs frères et les éparpillèrent dans les cuisines, les jardins, les « plantages », sur les chemins qui lient les près aux maisons. Les faneurs s'appuyaient un instant sur leur fourche pour mieux entendre ; les valets de ferme arrêtaient leurs chevaux aux oreilles dressées. L'été venu, tout le village savait le *Kikeriki* y compris l'ancien syndic, vieillard édenté, qui répondait par le refrain de l'*Ane et du Coucou* aux couplets de sa filleule de huit ans. A mon avis, voilà l'enseignement qu'il faut à l'école populaire, pour le chant et pour les autres branches, celui dont la leçon peut se traduire en acte au sortir de l'école, le soir même, à la maison et dans ses alentours.

Il ne faut donc pas chanter « en l'air », si j'ose dire. La chanson doit être rattachée à un fait de vie, à une observation de ce qui se passe dans le milieu, à un « centre d'intérêt ». Elle doit être enveloppée d'une *aura*, d'une atmosphère favorable, comme d'un champ magnétique, qui en fait ressortir la valeur d'émotion et le sens. Elle doit devenir un acte de vie, *ein Erlebnis*, disent les Allemands. Les enfants

les plus étourdis sont alors très vite saisis par le texte et surtout par la mélodie. On peut suivre sur leur figure mouvante les sentiments qui ne manquent pas d'étreindre leur cœur au bout de peu de temps. Un utile procédé consiste à leur conter, en guise d'introduction, une brève histoire qui les place d'emblée dans la tonalité psychologique du morceau.

*

Du solfège, de la théorie musicale, l'enfant en aura ce qu'il faut, mais par le chant et pour le chant. L'élève qui chante apprend le solfège sans s'en apercevoir. Le *Kikeriki* est noté, mais sans un mot de théorie. L'écolier s'assimile en se jouant ce que signifient les signes. Aux cours suivants, il voudra du solfège pour mieux chanter, pour apprendre de nouveaux chants. Le chant fera naître le désir de la théorie et du solfège, un désir modéré qu'il faudra satisfaire assurément avec modération. M. l'abbé Bovet indiquera cette mesure dans le manuel qui suivra celui-ci. Les notions élémentaires, théoriques et techniques sont réalisées dans les chants que les enfants viennent d'exécuter. Le maître peut dire : « Vous savez déjà tout ce que je vais expliquer ; réfléchissons un peu, pendant que nos gosiers se reposent. » Ainsi l'heure du chant est l'heure joyeuse parmi toutes les heures scolaires, l'heure désirée, attendue, aimée de tous.

La musique vocale est mélodie ; elle est rythme aussi. L'enfant doit comprendre le rythme. Il ne comprendra guère, si vous lui expliquez que la noire vaut deux croches et quatre doubles croches ; voilà de l'abstraction qui lui paraîtra aussi froide que les opérations de son livret de calcul. Dites-lui plutôt de marcher, de trotter, de façon qu'il fasse dans le même temps un pas, deux pas, quatre pas, de battre des mains, et vous lui avez enseigné en deux minutes tout ce qu'il a besoin de savoir des noires et des croches. L'enfant a l'instinct du rythme et de la danse. Il a tant de souplesse en ses muscles qu'il les contracte et relâche en un jeu continu. Quand il se promène avec ses parents, il court en avant, en arrière, de ci de là, saute sur un pied, sur l'autre, virevolte, s'arrête, repart... tandis que le pas posé de son père marque la mesure au battement de la noire, sa fantaisie dansante égrène des croches, des doubles croches, des triolets, les variations du mouvement et de la syncope les plus capricieuses. Oui, en dansant, en battant des mains, l'enfant des classes inférieures apprend les trois quarts de la théorie du rythme qu'il suffira plus tard de traduire dans le vocabulaire des musiciens.

Ainsi la théorie, saisie dans ses éléments concrets, le solfège, encastré dans les chants, sortent immédiatement et sans effort des pièces qu'on vient d'apprendre, non pas honnis, mais souhaités pour chanter encore, pour chanter mieux. Ni la technique n'est le but

de la leçon de chant, ni l'enseignement du chant n'est son but à lui-même. Le solfège et l'enseignement sont ordonnés au chant du dehors, sur les chemins, dans les prés et les bois, là-haut sur la montagne, là-bas dans les chantiers, surtout au foyer familial et à l'église. Il faut viser à ce que notre jeunesse sorte de l'école : 1^o avec le goût du chant, 2^o avec le désir de chanter, 3^o avec un certain stock de chansons aimées, parfaitement possédées par cœur dans tous leurs couplets, et qu'elle les chante, 4^o aussi volontiers isolément qu'en groupes.

Quelles sont les idées de M. l'abbé Bovet sur ce dernier point, je l'ignore. A mon sens, l'école doit surtout apprendre à chanter à l'unisson, justement parce que le chant, tel que je le conçois pour le peuple, est d'abord une manifestation personnelle ou familiale des sentiments spontanés. L'artisan chante seul à son atelier ; le laboureur chante seul à son labour ; la mère chante seule auprès de son enfant ; rares sont les familles où l'on est à même de chanter à plusieurs voix, encore qu'il y en ait. Le maître doit se proposer de rendre chacun de ses écoliers capable de chanter seul. Il les fera chanter en groupes, mais en réduisant progressivement les groupes jusqu'à trois, à deux unités, pour aboutir au chant individuel. Qu'il veille alors à transformer la classe en un auditoire bienveillant, qui encourage, qui applaudit, qui ne se laisse pas entraîner à rire, à railler. Qu'il sache lui-même reconnaître l'effort, soutenir la bonne volonté, mettre en valeur les moindres succès. Les petits, quand on s'y prend assez tôt, se laissent moins facilement intimider et se « jettent à l'eau » avec entrain.

*

Qui doit chanter ? Mais tous les enfants de notre peuple, ceux des villes et ceux des campagnes, les riches et les pauvres, les pauvres plus que les riches, parce qu'ils ont plus besoin de réconfort et de joie, ceux des campagnes plus que ceux des villes, parce qu'ils vivent davantage en plein air. Ceux aussi dont le gosier est criard comme aussi ceux dont l'ouïe est rebelle. Si quelque domestique de ferme, à dix-huit ans, conduit son chariot par les charrières en massacrant à tue-tête l'*Armailli du Lac-Noir* ou les *Souvenirs du Temps passé* d'une voix si fausse que ses chevaux en retroussent les oreilles, mais avec un plaisir manifeste et une évidente spontanéité, jamais l'enseignement scolaire n'aura mieux et plus pleinement atteint son but. Peut-on déclarer qu'il l'ait atteint, si quatre jeunes gens seulement sur trente-six continuent de chanter dans la Cécilienne paroissiale, tandis que les autres demeurent sans voix ou ne chantent plus que des gaudrioles importées d'au delà de nos frontières ? Le goût du chant, avec les notions sur les signes de la gamme et leur solfège

accessibles à tous, servira mieux la cause des sociétés chorales que les leçons détestées d'une science intempestive.

Qui doit surtout chanter ? Les mères, et celles dont la destinée naturelle est d'être les mères de demain, les jeunes filles. Elles chantent au reste si volontiers que l'on s'étonne et s'inquiète comme d'un phénomène anormal quand l'une ne « chante » pas. Même si les circonstances ne les conduisent pas au mariage, elles auront à s'occuper des petits, comme tantes, comme institutrices et religieuses vouées à la formation de la jeunesse. Où doit-on donc plus ardemment, plus amoureuxment cultiver le chant ? Dans les écoles de filles. Quelqu'un me certifiait que c'était là qu'on le pratiquait le moins. Calomnie, j'en suis persuadé... Si c'était vrai cependant, ce serait une faute sérieuse, un péché contre la vie, contre l'ordre voulu par Dieu.

*

Sur le penchant d'un de nos coteaux, parmi des arbres pleins d'oiseaux, une ferme assez cossue retentissait des chants de trois jeunes filles depuis l'aube jusqu'à la nuit. Deux cousines vinrent les voir, un dimanche, d'un bourg assez éloigné pour que telle visite fût considérée comme un honneur et comme une fête. Les langues allèrent d'abord leur train, après le dîner, sur le banc devant la maison ; puis, les nouvelles épuisées, nos campagnardes se mirent à débiter les chants les plus aimés de leur répertoire, presque tous tirés des recueils de l'abbé Bovet. « Mais vous chantez aussi. Vous faites partie toutes deux du groupe choral la *Lyre de la Villette*. Comme nous serions heureuses de vous entendre », fit l'une des mésanges villageoises. Les deux serins du bourg de s'excuser : « Nous n'avons pas nos livres avec nous ; nous ne savons rien par cœur. D'ailleurs, nous ne chantons jamais qu'à plusieurs voix, et, ici, nous n'avons ni piano pour nous accompagner ni directeur pour battre la mesure... »

Deux enseignements s'opposaient, cette après-vêpres de la mi-été, sur le banc de la ferme, parmi les arbres pleins d'oiseaux, l'un académique et l'autre vivant, l'un stérile et l'autre fécond. Du moins pour les enfants du peuple auxquels seuls se rapportent les pages que nous venons d'écrire.

E. DÉVAUD.